

Journées professionnelles d'Avignon / 16^e édition

10, 11 et 12 juillet 2019

Conservatoire du Grand Avignon

3 rue du Général Leclerc 84000 Avignon

Le théâtre – un devoir de prophétie ?

textes
De
ÉTIENNE MINOUNGOU

Je retrouverais le secret des grandes communications et des grandes combustions. Je dirais orage. Je dirais fleuve. Je dirais tornade. Je dirais feuille. Je dirais arbre. Je serais mouillé de toutes les pluies, humecté de toutes les rosées. Je roulerais comme du sang frénétique sur le courant lent de l'oeil des mots en chevaux fous en enfants frais en caillots en couvre-feu en vestiges de temple en pierres précieuses assez loin pour décourager les mineurs. Qui ne me comprendrait pas ne comprendrait pas davantage le rugissement du tigre.

Et vous fantômes montez bleus de chimie d'une forêt de bêtes traquées de machines tordues d'un jujubier de chairs pourris d'un panier d'huîtres d'yeux d'un lacinis de lanières découpées dans le beau sisal d'une peau d'homme

j'aurais des mots assez vastes pour vous contenir

Et toi terre

tendue terre saoule

terre grand sexe levé vers le soleil

terre grand délire de la mentule de Dieu

terre sauvage montée des resserres de la mer avec dans la bouche une touffe de cécropies

terre dont je ne puis comparer la face houleuse qu'à la forêt vierge et folle que je souhaiterais pouvoir en guise de visage montrer aux yeux indéchiffreurs des hommes, il me suffirait d'une gorgée de ton lait jiculi pour qu'en toi je découvre toujours à même distance de mirage - mille fois plus natale et dorée d'un soleil que n'entame nul prisme - la terre où tout est libre et fraternel, ma terre .

Partir. Mon coeur bruissait de générosités emphatiques.

Partir...

j'arriverais lisse et jeune dans ce pays mien et je dirais à ce pays
dont

le limon entre dans la composition de ma chair : «J'ai longtemps
erré

et je reviens vers la hideur désertées de vos plaies ».

Je viendrais à ce pays mien et je lui dirais : « Embrassez-moi
sans

crainte... Et si je ne sais que parler, c'est pour vous que je
parlerais ».

Et je lui dirai encore :

« Ma bouche sera la bouche des malheurs qui n'ont point de
bouche,

ma voix, la liberté de celles qui s'affaissent au cachot du
désespoir. »

Et venant je me dirais à moi même :

« Et surtout mon corps aussi bien que mon âme, gardez-vous de
vous croiser les bras en l'attitude stérile du spectateur, car la vie
n'est pas un spectacle, car une mer de douleurs n'est pas un
proscenium, car un homme qui crie n'est pas un ours qui danse »

Et voici que je suis venu !

Cahier d'un retour au pays natal; Césaire

Maintenant
J'ai réveillé
Les choses
dans une folle course jusqu'à Dieu-

J'ai défriché
la carte du monde violé la parole
et couru
jusqu'à moi –

J'ai rattrapé
le
soleil
la mer et la nuit J'ai rattrapé Hier et demain -

Maintenant J'ai remanié mon haleine en
penchant jusqu'à
la dernière tige
du Vide
avec de la viande qui n'est pas d'ici -

J'ai déjeuné

Du matin laiteux
de la nouvelle pensée humaine

Ho !

Nous avons vendu
Des gerbes de soleil

Du bonheur en boîte

Et des Christs en poudre

J'ai confectionné tous nos morts
et en un clin de temps j'ai malmené l'univers -

Maintenant J'ai cicatrisé mon âme mes os

et mon sang - et je

suis monté

jusqu'à toi

ô mémoire de ma voix -

Je taille ces mots avec lesquels nous allons blesser
le soleil

Et me voici

Je refais le monde avec un os de femme

NIANGOUNA. Extraits « M'appelle Mohamed Ali »

Regarde. Et vois.

Observe. Ne sens-tu pas que la terre se met à marcher entre tes yeux?

Le trait qui unit tes yeux. Là où se fonde l'histoire du passeur.

Distingue tout. N'épargne rien. Vois. Comme la mer est montée dans ton regard.

Le feu consume déjà ton cœur. Tes membres sont si las d'attendre qu'ils frétilent, balbutient, bougent sur place et se rétractent en un violent mouvement. Ton sang vibre. Regarde comme le silence chasse la foule. Et dans ta paix profonde de l'âme tu entends l'assourdissement des spectateurs, comme au dernier crochet du boxeur pendant qu'il s'envoie sur le tapis. Et que tout ralentit à ses yeux. Et que tout est un monde liquide. Des êtres comme des nuages de fumée. Vois comment la paix profonde t'enseigne la douleur du cœur.

Alors acceptes-tu d'y aller

« Boxer la situation »

Le fond de l'abîme, je l'ai moi aussi connu....Toucher le fond de la rivière. Et là commencent les questions. Comment tenir ? De quelle façon être-là ? C'est quoi, faire du théâtre .. ? Pour qui ? À cause de quoi ? Et là comment ? Mais de quelles façons se relever ? Le trou est noir. La nuit est longue. Faut inventer la vie. Faut continuer la vie. Courir, tous les jours, sans s'arrêter. Courir. Maintenir la pression. Il faut que quelque chose bouge. Allez, bouge, bouge. Reste pas sur place sinon c'est la mort. Reste pas derrière. Rebondis quand tu touches le fond. Saute. Saute encore. Décolle-toi. Cours. Cours avec tes tripes. Tout dans le cœur. Tout dans la tête. Lâche le ventre, fais-le respirer. Maintient ta colère, ne la laisse pas exploser. Allez, danse. Danse comme une fille. Cherche un nouveau souffle. Il est en toi, tu le trouveras. Cherche. T'arrête pas. Cours. Danse. Tu vas payer tout ce que t'a pour l'avoir. Tu vas tout donner. Il ne te restera plus rien. C'est la chute dans l'abîme. Nez cassé, coudes fêlés, rétine explosée, mâchoire dérégulée, t'en as rien à foutre. Il te faut te relever. Cet adversaire s'appelle l'enfer. Il n'est ni la mort ni l'oubli. Il est la détresse. Pire que tout c'est la pitié, l'humiliation, la perte de soi. « La perte » . Cette bête a déjà traversé l'enfer. Je la connais. Bats-toi, car tu es en face d'une bête qui jamais ne te laissera gagner. La mort est sa maison. Bats-toi avec le plaisir de mourir sans jeter l'éponge. Bats-toi et ne baisse jamais la tête. Termine tes jours dans ce dialogue sanglant. Que le monde sache que jamais tu n'a accepté d'être soumis. Finis tes rêves de sorcier. Bats-toi comme on aime, et crève ! Tu cherches le second souffle. Tu sais que tu l'as en toi. Il est quelque part. Vas le chercher, et ramène-le. C'est le pays des rêves, on y reste pas, on y meurt en voulant l'habiter. Mais il faut passer par-là et vite le quitter avant l'aube. Il ne faut pas que le soleil te surprenne au royaume des ombres. Au jour on dit « bonjour le jour ! »

La boxe est un acte peu naturel comme le théâtre.

En frappant faut s'arranger à ne pas se bousiller les poignets, sinon pire qu'une fiotte, tu pourras plus jamais t'exprimer ; car ton adversaire n'est pas un sac ; c'est une personne. Faut toujours avoir le cerveau plus vite que la main, et l'oeil doit guider la main qui le conseille. Il faut toujours protéger l'oeil. Ne jamais frapper ton adversaire quand il te cherche, car il a une idée bien précise de ce qu'il fait. Ne rétorque pas à son jeu ; il te dominera sur son terrain ; c'est lui qui a le scénario. Tes coups, il les retournera contre toi. Tu perdras l'équilibre, et il pourrait te faire danser sur les cordes avant de te coucher au tapis. Surveille ton adversaire, et ne t'arrête jamais de bouger. Qu'il n'arrive jamais à te fixer. Tu tournes autour de lui, tu dances pour lui afin de désarçonner son rythme. Danse en étant prêt, toujours prêt à dégager un du tonnerre. Un coup doit arriver aussi vite que l'éclair. La danse est ton esprit qui s'émeut. Danse et ne t'installe pas en dansant. Change, modifie, casse !

Faut jamais devenir une simplicité à définir pour l'autre. Un enjeu parfait à comprendre par l'autre. « Danser ». Insaisissable, c'est l'art de ne pas te laisser accaparer. Souffle comme le vent. Reste souple à chaque matière. Vole comme un papillon et pique comme une abeille. La performance est de livrer un combat au-delà de l'endurance physique, au-delà des frontières de soi et au-delà de toutes les attentes. C'est bien-là la sorcellerie de la boxe. C'est toute la beauté d'être à même d'emporter, tout en acceptant coups par coups et en renvoyant bien davantage, un rêve qu'on est seul à porter. La boxe n'est pas un acte naturel en soi.

« La boxe est la controverse des logiques comme le théâtre »

Né pour boxer. Boxe, même dans la géhenne, au fond du trou, dans le dernier paysage des abîmes. Boxe, au gnouf en compagnie des détraqués qui hurlent comme des loups. Boxer ! Il faut boxer, dans l'extrême misère, dans le guettho, dans les Town-Ships, dans les favelas, dans la pauvreté parfaite du tiers-monde, il faut boxer ! Boxer ! Boxer la situation.

Et si le boxeur dépasse ses limites physiques en utilisant un autre bouclier, comme une sorte de deuxième armure de lui-même, le combat au-delà de toute évidence ferait entendre que l'art de boxer est une loyauté qui nous enseigne qu'on peut lutter contre, combattre et vaincre toutes les impossibilités de l'univers.

Le rêve qui prend la forme d'un homme ne se réalise pas dans le corps du champion, mais bien dans celui qu'il inspire, dans l'étude de ce que fait le fils de l'esclave. Et au-delà de la boxe, c'est bien étrange de se battre avec un rêve qu'on a rendu possible. C'est le genre de combat qu'on emporte pas. Mais c'est le genre de combat qu'on ne refuse pas. Parce que nous ne sommes des titans que pour cela. Pour tendre la main au rêve qu'il prenne sa place. Pour laisser l'homme fabriqué par le rêve s'accaparer de sa vie par dessus le rêve et se libérer, s'épanouir et voler de ses propres ailes.